

HISTORIA ESPELEOLOGICA

LES GROTTES EN AMERIQUE LATINE VUES PAR DES EXPLORATEURS FRANCAIS DU XIXe SIECLE

Alain GILBERT

181 av. Felix Faure, 69003 Lyon, Francia.

RESUMEN

En el siglo 19 aparece una nueva raza de exploradores ya no solo motivados por el afán de conquistas. Geólogos, geógrafos, botánicos, arqueólogos cruzan los océanos en busca de conocimientos. América latina, recientemente convertida a las nuevas ideas de independencia y democracia, se vuelve tierra predilecta para los apasionados exploradores, muchas veces respaldados por sociedades científicas. A través de relaciones de viajes, a menudo publicadas semanalmente en fascículos, son descritas exploraciones de cuevas y subterráneos que pueden ser consideradas, por su carácter científico, como los inicios de la espeleología. A menudo estas descripciones eran ilustradas por los más famosos grabadores como Doré o Riou.

RESUME

Au 19^e siècle apparaît un nouveau type d'explorateurs, non uniquement poussés par le désir de conquête. Géologues, géographes, botanistes, archéologues traversent les océans à la recherche des connaissances. L'Amérique latine, récemment convertie aux nouvelles idées indépendantistes et démocratiques devient terre d'élection pour les explorateurs passionnés, souvent avec le soutien de sociétés scientifiques.

A travers des relations de voyages, souvent même des publications hebdomadaires en fascicules, sont décrites les explorations de grottes et souterrains. Descriptions qui, par leur caractère scientifique, peuvent être considérées comme les débuts de la spéléologie. De célèbres graveurs, tels Doré ou Riou illustreront ces travaux.

INTRODUCTION

Le XIX^e siècle est celui de l'éclosion des sciences et d'une nouvelle race d'explorateurs. Ceux-ci ne sont plus seulement des conquérants; ils sont aussi ou exclusivement des scientifiques. Géologues, géographes, biologistes, botanistes, ethnologues, archéologues, ils parcourent le monde à la recherche de la connaissance.

En Amérique Latine, nombre de pays ont fraîchement acquis leur indépendance et si une grande partie des territoires a été explorée l'ensemble reste à étudier. Les explorateurs se rendant dans ces pays peuvent se consacrer entièrement à des recherches scientifiques.

Alexandre Humbolt, Aimé Bonpland et Charles Darwin en sont les plus connus mais d'autres ont suivi leurs traces avec plus ou moins de succès.

Dès le milieu du XIX^e siècle, on assiste à une effervescence du monde politique et scientifique. Les sociétés savantes, les académies de géographie rivalisent avec le ministère de l'instruction publique et les musées.

De nombreuses expéditions sont financées sur des fonds publics ou grâce à l'aide de mécènes. De nombreux explorateurs français participent à cet engouement. La fièvre des préparatifs laissera place sur le terrain aux terribles fièvres tropicales qui seront parfois fatales à quelques-uns d'entre eux. Pour ceux qui ont trouvé la gloire, combien d'échecs, combien de disparitions ? Combien d'oublis ?

De ces recherches, il nous reste des écrits souvent éparés et oubliés dans les rayons poussiéreux des coins les plus reculés de certaines bibliothèques.

En 1860, Hachette, un éditeur parisien, décide de présenter au grand public des récits marquants de ces explorations. La présentation en était originale puisque sous forme de petits fascicules hebdomadaires, ultérieurement reliés par semestre.

Les passionnés pouvaient ainsi vibrer avec les explorateurs, partager leur vie sur le terrain par l'intermédiaire de ces relations de voyage. Ces textes étaient agrémentés de gravures fabuleuses réalisées d'après des croquis des explorateurs ou de quelques rares photographies. Pour ces illustrations on a fait appel aux plus illustres graveurs de l'époque, tel que Gustave Dore.

Pour l'Amérique Latine, un graveur a été fasciné par ces récits et s'est totalement imprégné de l'atmosphère de ces explorations. Il s'agit de Riou. Il a su rendre l'ambiance de la forêt tropicale, des marécages, des pampas, des peuples. Il a été le graveur d'une grande majorité des récits sur l'Amérique Latine qui se sont multipliés dans le Tour du Monde, entre 1860 et 1890.

C'est dans la lecture de ces récits que Jules Vernes a puisé l'inspiration de tous ses romans de science fiction, sans avoir voyagé autrement que par l'intermédiaire de ces nombreux explorateurs.

Parmi ceux-ci, quelques-uns nous décrivent des visites dans des grottes ou des souterrains. Ils sont parmi les précurseurs de la spéléologie. Certaines de leurs analyses dépassent le stade narratif d'une simple visite pour atteindre l'exposé scientifique.

C'est ainsi que plusieurs auteurs sont présentés au travers de leurs textes consacrés à l'étude de cavités.

Cette publication ne se veut pas exhaustive, bien sûr d'autres voyageurs ou aventuriers ont dû publier des descriptions de cavités, mais il ne nous a pas été permis d'accéder à leurs écrits ou leurs archives, ou tout simplement nous en ignorons l'existence. Leur recherche nous promet encore de nombreuses heures à fouiner dans les bibliothèques.

CHAFFANJON Jean

Explorateur français, il réalise de 1885 à 1887 des explorations au Vénézuéla sur le Caura et vers les sources de l'Orénoque. Cette expédition très controversée marque quand

même une étape dans l'exploration de l'Orénoque dont les sources ne seront atteintes qu'en 1952 par une expédition franco-vénézuélienne.

Ses relations de voyage seront présentées partiellement dans le Tour du Monde (Chaffanjon, 1888ab) et développées dans un livre intitulé L'Orénoque et le Caura. (Chaffanjon, 1889). C'est de ce dernier que nous avons retiré les trop rares allusions à des grottes.

De passage dans la région de Cuchivero, il décrit une petite cavité: A deux kilomètres environ du hameau, le caño Chicharra dont le lit asséché sert, en été, de route jusqu'au pied de la montagne, sourd dans une petite grotte formée par de grosses pierres tombées de la sierra (p. 74).

Dissertant sur les coutumes des différentes tribus pour les enterrements, il présente la manière Piaroa: Le cimetière est une infractuosité de rocher, un simple abri, ou encore une grotte dans la montagne. La dépouille d'un simple mortel est mise en corbeille et abandonnée telle quelle, mais les caciques sont déposés dans une partie réservée et recouverts de grosses pierres pour les garantir contre les profanations et la dent des animaux. A trois kilomètres d'Atures, en amont du ratch, une petite montagne isolée, dite Cerro de los Muertos, possède une caverne basse et profonde qui sert d'ossuaire aux piaroas du Cataniapo. L'ouverture a 15 m de large et 5 m de profondeur; la hauteur varie entre 0,40 m et 2,25 m. Dans la partie inférieure se trouvent des catumares en grand nombre possédant encore des squelettes plus ou moins complets, selon qu'il a plu aux

rats qui ont établi leur demeure dans les crânes. La partie haute est occupée par deux sépultures de notables très bien conservées (p. 188-189).

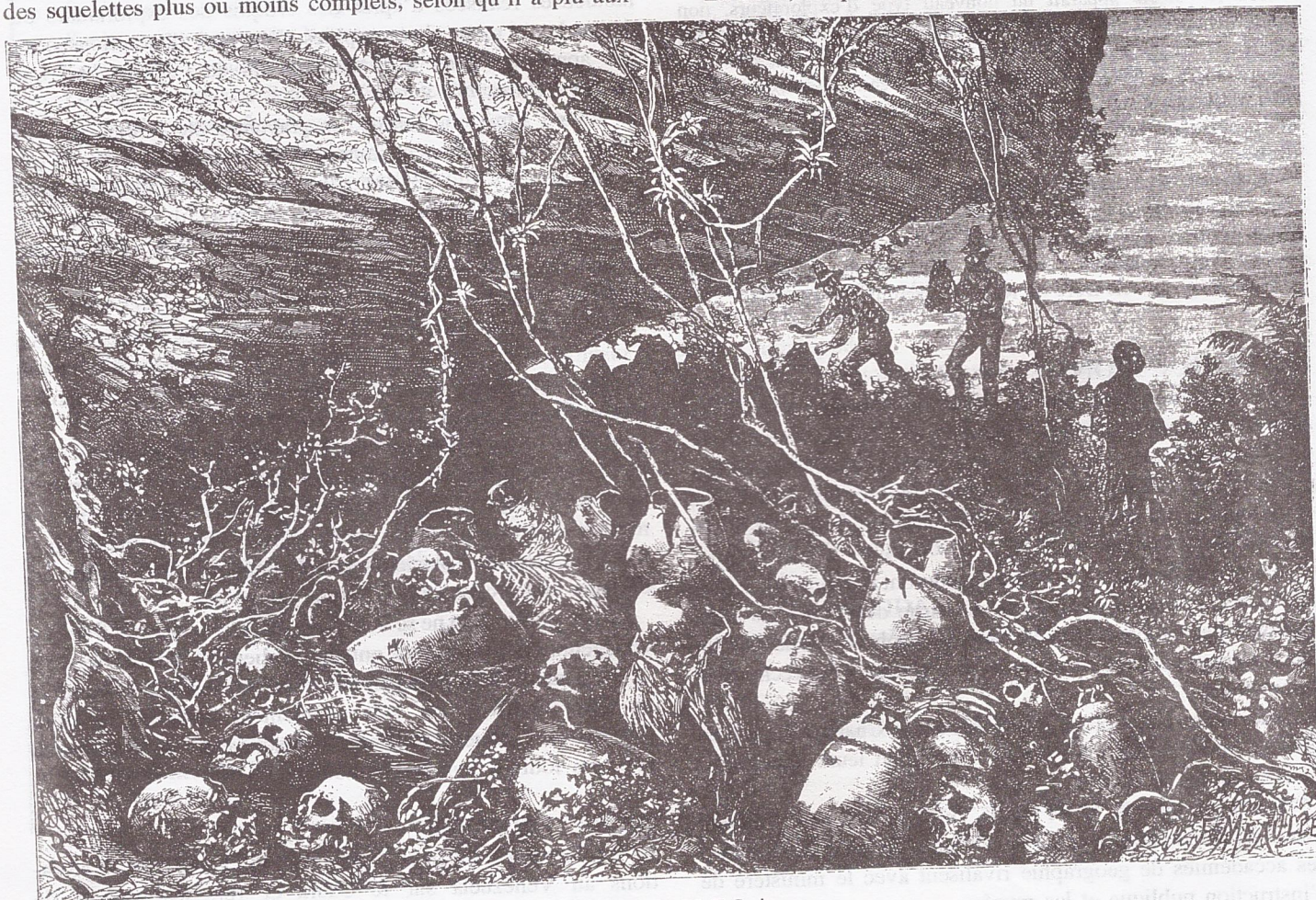
Au cours de sa remontée de l'Orénoque, il cite des cavités visitées par les guaharibos (Yanomamis): Le vieux guide assure que de l'autre côté, en de vastes savanes, vivent les guaharibos; il me montre des grottes où ils s'établissent pour la saison sèche pour récolter les yu villas (p. 300).

Près du Raudal Salvajito, en poursuivant la remontée du fleuve: La nuit nous surprend quand nous arrivons au troisième rapide. Tous les rochers qui le constituent sont perforés, aussi je le nomme Guereri, ce qui en Baré, signifie baume ou grotte (p. 312).

Crevaux Jules

Explorateur et médecin de la marine française, il réalise d'importantes expéditions avec peu de moyens et de personnel. Lors de son premier voyage en Guyane, en 1876-1877 (Crevaux, 1879), il remonte en compagnie d'Apatou, un noir Boni, le Maroni jusqu'aux monts Tumuc Humac et descend le Yari jusqu'à l'Amazone. De retour en Guyane (1878-1879) accompagné de E. Lejeanne et du fidèle Apatou, il remonte l'Oyapock jusqu'aux Tumuc Humac, descend le Parou, rejoint l'Amazone et de là, remonte le rio Ica jusqu'aux Andes, rejoint les sources du Yapura qu'il explore sur tout son parcours (Crevaux, 1880, 1881, 1883; Crevaux & Lejeanne, 1882).

En 1881, il repart avec pour but de remonter le Paraguay et



Cueva des Indiens près d'Ature. Dessin de Riou, d'après un croquis de M. E. Lejeanne.

de rejoindre l'Amazone par le Tapajos et le Xingu; la saison n'étant pas favorable, il se décide à explorer le Pilcomayo. C'est lors de ce voyage qu'il trouve la mort le 19 avril 1882, avec ses dix sept compagnons, abattu par les indiens Tobas. Il avait 35 ans.

E. Lejeanne qui l'a accompagné lors de son second voyage résume les qualités du personnage (Lejeanne, 1882): Questionneur plutôt que conteur, on devinait en lui l'homme avide de savoir... Ce qu'il a dû supporter de privations, de misères de toute nature pendant les années qu'il a passées dans les grands bois, il faut avoir affronté les mêmes épreuves pour s'en faire une idée exacte. Toute fierté mise à part, il n'est pas de mendiant plus malheureux.

Polyvalent, tout le passionné; il est tour à tour médecin, cartographe, biologiste, botaniste, chimiste (il est le premier à percer le secret de la fabrication du curare), ethnologue ou archéologue.

Dans son oeuvre rééditée le *Mendiant de l'Eldorado* (Crevaux, 1987), à l'approche des Monts Tumuc Humac, il nous livre ses impressions sur une origine probable du mythe de l'Eldorado associé avec une cavité: C'est sans doute l'existence de grottes formées par des roches micacées qui a servi de base à la légende de l'Eldorado. "L'homme doré" (en espagnol: El Dorado) s'enduisait les cheveux et le corps non pas de paillettes d'or, mais de cette poussière que tout le monde connaît sous le nom de sable d'or, ou d'or des singes. Les Indiens, pressés sans doute de questions par des voyageurs avides du métal précieux, ont raconté que l'Homme doré vivait dans un palais dont les murailles étaient en or massif. Les explorateurs trouveront un de ces temples sur les bords de la crique Courouapi, affluent de la rivière Yary, et leur illusion s'évanouira lorsqu'ils verront qu'il s'agit seulement d'une grande excavation, une véritable grotte dont les parois sont formées par des roches micacées. Lorsque le soleil pénètre dans cet antre obscur, on voit les parois extérieures briller d'un vif éclat, par suite de la réflexion du soleil sur les milliers de paillettes de mica qui reluisent comme de l'or (p. 124-125).

En remontant l'Oyapock, près de l'ancienne mission Saint Paul, J. Crevaux visite des grottes: A quatre cents mètres en amont du même côté, mon Indien me fait visiter une grande roche granitique située à une faible distance de la rivière. On y trouve des excavations qui servent de repaire aux bêtes fauves. C'est pour cette raison qu'elle est appelée Yauara-quara, ce qui veut dire "antre du jaguar". Inutile de faire remarquer que le mot français jaguar vient du mot oyampys yauar (p. 191).

Près des sources du Tapahoni et du Parou, côté brésilien des Tumuc Humac, il campe à proximité d'une cavité: En at-

tendant le repas auquel nous invitent ces braves Indiens, j'écris quelques notes, les pieds dans l'eau, à l'ombre d'une grosse roche formant une véritable grotte (p. 303).

Dans son livre réédité sous le titre *En radeau sur l'Orénoque*, nous trouvons plusieurs références à des cavités sur les bords de l'Orénoque, plusieurs de celles-ci utilisées à l'occasion de campements (Crevaux, 1989): Je trouve mes compagnons au port d'en bas. Il existe en ce point une sorte de grotte ménagée entre d'énormes blocs de granit entassés et qui sert de refuge aux voyageurs. Tout auprès se trouve une petite anse bordée de sable qui offre un asile sûr aux embarcations (p. 141). Il

faut ici débarquer les bagages et les transporter par terre ainsi que le canot. Pendant cette opération, nous déjeunons dans une grotte aménagée entre les rochers. Des légions de chauves-souris ont élu domicile dans les interstices du roc et poussent des cris de jeunes rats. Le fond de la caverne est occupé par une mare où un batracien fait entendre de temps en temps un cri étrange. Outre l'ombre, nous avons dans cette grotte un peu de fraîcheur, grâce à un courant d'air venant d'une fente invisible. Ce sont deux choses sans prix parmi ces roches noircies que le soleil rend brûlantes à l'extérieur (p. 148-149).

Pour des recherches archéologiques, il organise deux excursions successives aux Cuevas d'Atures et à l'île de Cucurital: J'ai appris à San Fernando qu'il existe à Atures des "cuevas" (ou charniers d'Indiens) qui sont connues du capitaine. Je lui demande s'il voudrait bien me les faire visiter; il en connaît à deux

endroits. Il pourrait me faire voir les plus rapprochées aujourd'hui même. J'accepte la proposition avec enthousiasme et lui promets bonne récompense s'il veut m'aider à me procurer quelques crânes; je lui fais connaître l'usage que j'en veux faire, ce qui lève ses scrupules. Nous nous mettons en route sur-le-champ, accompagnés de son fils et d'Apatou. Nous traversons une savane, puis un bras du fleuve, et nous prenons terre dans une île qui porte le nom de "Cucurital". Derrière un faible rideau d'arbres et de hautes broussailles, nous atteignons bientôt, en grimpant, une grotte naturelle très basse formée par des entassements d'énormes rochers. Nous y trouvons un grand nombre de poteries de diverses formes, dont chacune contient les restes d'un Indien. D'autres restes sont simplement enveloppés d'une sorte de natte en feuilles de palmier et proviennent des Guahibos. Je mets de côté une quinzaine des plus beaux crânes, me réservant de revenir avec Lejeanne faire plus ample provision de ces richesses. Nous rentrons au village et nous nous séparons après être convenus que nous irons demain visiter les autres cuevas.

5 janvier-Nous partons à sept heures du matin. Après une



Portrait du docteur Crevaux.

marche aussi longue que pénible, nous atteignons la montagne granitique au flanc de laquelle sont situées les cuevas. Puis un obstacle se présente. Une rampe très rapide, large à peine d'un mètre et très glissante, conduit aux grottes. Cette rampe est située à une grande hauteur sur le bord taillé à pic de la colline. Le moindre faux pas nous précipiterait dans l'abîme. Je la franchis très rapidement et j'atteins la première grotte, où je trouve les mêmes objets qu'à l'île de Cucurital. Je renonce à visiter la seconde. Pour retourner sur mes pas, j'ai un instant de vertige, et ce n'est qu'après avoir fermé les yeux un moment que je puis continuer ma descente. Le capitaine n'était venu qu'une fois à ces grottes, et cela dans son enfance. Il résume ses impressions d'aujourd'hui par ces simples mots: - Affreux ! Je n'y retournerai que mort...

6 janvier-François a encore la fièvre, ce qui fait que nous retardons notre départ jusqu'à demain. Nous profitons de cette journée pour nous rendre, Lejeanne, Apatou et moi, à la cueva de l'île de Cucurital. Nous y faisons encore une abondante moisson de documents anthropologiques. Lejeanne dessine la cueva et m'aide à numéroter nos pièces, pendant qu'Apatou monte la garde (p. 146-148).

Toujours au long du fleuve, il cite des cavités creusées dans le granite: Comme toutes les roches de même nature que nous avons rencontrées, celle-ci est creusée de cavités arrondies, peu profondes. On dirait des trous pratiqués par d'énormes boulets ronds. Les diverses crues du fleuve ont tracé sur la pierre des lignes claires parallèles. Nous mesurons la plus élevée, qui est à douze mètres seize centimètres au-dessus du niveau actuel (p. 150-151).

La Selve Edgard

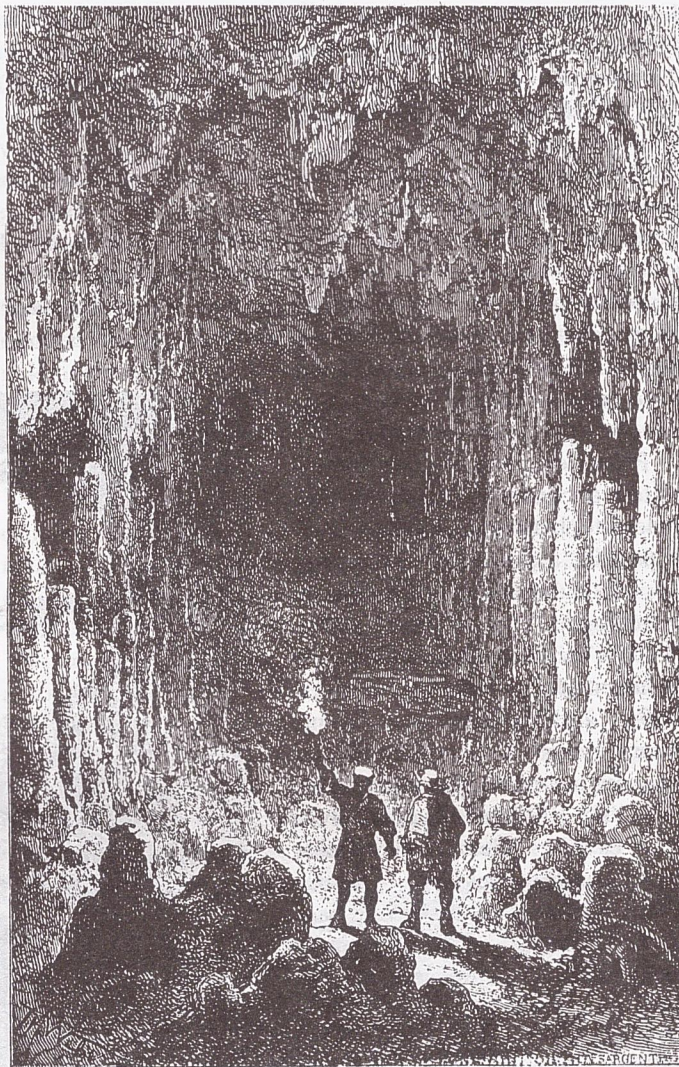
D'Edgard La Selve nous ne connaissons que sa profession. Professeur à Port-au-Prince en 1871, il profite de son séjour pour nous livrer un récit de ses déplacements en Haïti dans une publication. Dans celle-ci, il nous relate sa visite à la Voûte à Minguet (La Selve, 1879: 179-180):

L'entrée de la grotte, présentant la figure d'une arche, est fermée par un rideau naturel de lianes verdoyantes qui descendent jusqu'à terre. Courouille le souleva et nous entrâmes. Quand ce rideau fut retombé derrière moi, nous nous trouvâmes dans une obscurité profonde. Mon guide me demanda alors en son patois avec lequel je commençais à me familiariser:

"Général, ou pa gagné z'allumettes ?".

Je lui passai un de ces peignes, importation des Etats-Unis, dont les dents de bois sont soufrées et phosphorées. Avec deux ou trois de ces dents il enflamma un morceau de pin qu'il avait préparé en venant, et, aux clartés de cette torche fumeuse, j'avançai sur un terrain manquant sous les pieds et dans lequel j'enfonçais plus profondément à chaque pas. C'est tout simplement du guano déposé depuis trois siècles par les oiseaux de toutes espèces.

La Voûte-à-Minguet mérite sa réputation. Elle est divisée en trois parties parfaitement distinctes: une large nef entre deux bas côtés séparés d'elle par deux rangs de stalactites irrégulières, mais placées sur une ligne droite. Quelques-uns de ces piliers ont été travaillés, il semble. D'autres ne sont que dégrossis. Plusieurs, auxquels la goutte éternelle ajoute sans cesse son dépôt calcaire, n'ont pas encore rejoint la voûte.



La Voûte-à-Minguet. Dessin de Th. Weber.

A l'extrémité de la nef, on voit des pierres carrées sur lesquelles sont posées d'autres pierres plates qui ressemblent beaucoup aux dolmens bretons. Une semblable disposition décèle la main de l'homme. Ces tables grossières sont des autels. Chaque année, au rapport de Moreau de Saint-Méry, le kacic et les nitaynos du Marien y venaient, à la tête de leurs tribus, sacrifier aux Zémès, dieux tutélaires, dont les butios, tout ensemble médecins et prêtres, interprétaient les oracles. Ils conjuraient Kouroumon, aussi puissant que Michabou, génie des eaux, aussi terrible qu'Adamastor, génie des tempêtes, et l'Urucane qu'il soulève. A l'époque de la nouvelle lune, ils allaient y attendre le lever de la blonde divinité des nuits, et aussitôt qu'elle se montrait dans la blancheur du ciel, ils s'élançaient dehors, en criant selon les rites: Nonun ! Nonun !

Les parois de la grotte, qui paraissent blanchies à la chaux, conservent, parfaitement lisibles encore, des dates, des inscriptions, des noms, espagnols pour la plupart, charbonnés ou gravés depuis la fin du seizième siècle par les Européens qui l'ont visitée. Courouille trouva une statuette de six pouces grossièrement sculptée, mais très bien conservée. Cette statuette représente un Zémès accroupi, l'air effaré, prêt à s'élancer, faisant une menace de la main gauche et de l'autre dardant sa sagaie.

Wiener Charles

Explorateur français, il réalise deux grandes expéditions scientifiques: la première au Pérou et en Bolivie dans un but archéologique de 1875 à 1877, en Amazone et dans la Cordillère des Andes de 1879 à 1882. Lors de ce dernier séjour, il reconnaît de nombreux fleuves du bassin amazonien en Equateur et au Pérou.

La recherche archéologique l'amène à affronter de grandes verticales et à se retrouver dans des situations délicates.

- Grottes entre Taparaco et Colpa (Wiener, 1878: 29-30):

Dans les pans schisteux de la Cordillère, nous vîmes des grottes qui servirent généralement à loger les morts.

Si les sables mouvants de la côte effacent la trace des nécropoles indiennes et les mettent ainsi à l'abri de toute violation, ces grottes, souvent à cent ou à deux cents mètres au-dessus du niveau de la vallée et à une distance tout aussi considérable du rebord du haut plateau, sont également protégés contre toute attaque.

Comment a-t-on pu transporter là des morts ? Comment l'Indien a-t-il su arriver à cette hauteur sur ce mur de pierre presque vertical ?

Il n'y a guère qu'une explication possible. Ceux auxquels était confié le soin des funérailles, descendaient sur une couche inclinée des schistes, en ayant soin de casser derrière eux l'étroit sentier par lequel ils étaient venus. Ils déposaient le mort dans une grotte naturelle ou dans une caverne qu'ils creusaient. Continuant alors leur descente périlleuse, toujours brisant derrière eux la roche qui les avait portés, ils arrivaient dans la vallée, et derrière eux le mort restait dans sa demeure inaccessible.

Je désirais vivement fouiller une de ces grottes, et, à cet effet, je mis pied à terre, pris un détour et réussis à atteindre le plateau supérieur de la montagne. Je m'étais fait accompagner de deux Indiens, en laissant un troisième, habitant de Taparaco, veiller sur nos montures.

Je reconnus d'abord le point au-dessous duquel se trouvait une des grottes; puis, attaché solidement avec des cordes en cuir (lasos) sur un bâton, je me fis descendre par mes Indiens.

Or, un voyage vertical de cent mètres, fait en ces conditions, est extraordinairement long. Cependant j'arrivai à la hauteur de la tombe, fermée en partie au moyen de dalles schisteuses, amoncelées à l'entrée; j'y découvris d'abord deux crânes, puis, au fond de la grotte, une momie accroupie. Toute trace de vêtement ou de linceul avait disparu; mais le seigneur



Fouille exécutée par M. Wiener entre Taparaco et Colpa.
Dessin de E. Bayard, d'après un croquis de M. Wiener.

gentil était là, bien sec et encore assez solide. Je passai une corde à travers l'orbite des crânes et me les attachai à la ceinture, puis je pris la momie entre mes bras, et le signal de l'ascension donné, mes Indiens me hissèrent.

Je me défendis, le jarret tendu, contre les anfractuosités de la roche et en quelques minutes je me trouvai tout près du bord supérieur. Les Indiens ne m'avaient pas vu monter et ne se doutaient pas de quel fardeau je m'étais chargé. Au moment où le crâne jauni de leur ancêtre dépassa le bord, la frayeur idiote de ces gens leur fit faire un mouvement nerveux.

Il me sembla qu'ils avaient lâché la corde.

Affaire d'une seconde. Ce qui se passe dans un cerveau humain, en pareil instant, est indescriptible. Je n'étais pas, en

tout, descendu d'un mètre, mais j'éprouvai le sentiment effrayant de l'homme dans le vide. Mes mains crispées par la frayeur avaient lâché la momie, et pendant que, blême et couvert de sueur froide, j'escaladais le bord du précipice, aidé par mes Indiens, la momie, brisée en mille morceaux, rebondissait de roche en roche et tombait en miettes au fond de l'abîme''.

Lors de son deuxième séjour, il est amené à dormir dans une grotte de la Haute Vallée de Bagassan près de Chachapoyas.

- Haute Vallée de Bagassan (Wiener, 1884: 286):

A onze heures du soir, la température de l'air était tombée à cinq degrés, et, à quatre heures du matin, le thermomètre marquait un degré au-dessous de zéro. Dans ce vallon se trouvent quelques tristes ranchos où vivaient les exilés de Moyobamba et de Chachapoyas. Nous dûmes dormir, à défaut de mieux, dans une grotte, où je grelottais malgré l'énorme feu que j'avais fait allumer à deux pas de ma couchette. Cette grotte servait d'abri à un savetier constitutionnel de Chachapoyas, qui demeurait là avec sa famille et plusieurs chiens, durant le règne de M. Santillan à Chachapoyas.

Après cette nuit difficile, il rejoint Chachapoyas où il étudie une série de tombeaux dans des cavités: Tonguragua et Marañon, et non loin des sources de son gigantesque affluent, le rio Ucayali, appelé, à la hauteur où se trouve Pisac, rio Urubamba.

Les tombeaux qui s'échelonnent dans les parois des gorges où a passé ce torrent humain, sont des souvenirs de ceux que cette armée de travailleurs ou de guerriers a semés sur sa route. Ils ne ressemblent en rien aux nécropoles souterraines de la côte péruvienne, aux tombeaux troglodytiques que j'avais observés dans d'autres Cordillères, aux sarcophages en granit du mont Sipa, dans le département d'Ancax, aux tourelles funéraires de la région de Puno, sur le haut plateau dont le centre est occupé par le lac de Titicaca, sur la frontière pérou-bolivienne.

Les tombeaux de la région de Santo Thomas sont presque tous de véritables maisons; ils atteignent jusqu'à six mètres de hauteur, et il en est plusieurs qui ont deux étages. Les murs sont percés de fenêtres et d'une porte. Ils sont placés dans des grottes évidemment artificielles, auxquelles la nature schisteuse du terrain donne une certaine régularité. Bâtis sur une couche de schiste ardoisier, ils sont protégés contre les intempéries du climat par un plafond en pierres. Les sentiers ou les escaliers qui devaient conduire jadis, soit au fond de la gorge, soit du rebord supérieur de la paroi jusqu'à ces demeures des morts, ont été détruits; il n'en subsiste plus un seul.

J'ai réussi, par des efforts considérables, à faire une périlleuse ascension jusqu'à l'un de ces tombeaux, situé en face de la ferme de Santo Thomas, et j'en ai rapporté un crâne. Les parois, extérieurement recouvertes d'une sorte de stuc jaunâtre, portaient des peintures rouges parfaitement conservées; le toit de cette bâtisse, comme de la plupart de ces mausolées, est à double versant. Il est en pierre travaillée, et la pente est obtenue au moyen d'un système d'encorbellement; l'appareil des murs est en moellons de tailles très différentes; les interstices sont remplis d'un mortier extrêmement dur, mélangé d'éclats de pierre. Le linteau des portes et des fenêtres est d'un bois apporté des vallées chaudes et qui est encore en parfait état de conservation.

Au fond des grottes on découvre, sous des mousses et parfois de la végétation ligneuse, des peintures rouges, des arabesques et des représentations d'animaux semblables à celles qui décorent les parois des maisons.

BIBLIOGRAPHIE

- Chaffanjon Jean. 1888a. Voyage à travers les llanos du Caura (1885). Le tour du monde, (2): 305-336.
- 1888b. Voyage aux sources de l'Orénoque (1886-1887). Ibidem, (2): 336-384.
- 1889. L'Orénoque et le Caura (1886-1887). Édition Hachette.
- Crevaux Jules. 1879. Voyage d'exploration dans l'intérieur des Guyanes (1876-1877). Le tour du monde, (1): 337-416.
- 1880. De Cayenne aux Andes (1878-1879). Ibidem, (2): 33-112, 1880; (1): 113-144, 1881.
- 1881. Exploration de l'Ica et du Yapura. Ibidem, (1): 145-176.
- 1883. Voyage dans l'Amérique du Sud. Édition Hachette.
- 1987. Le mendiant de l'Eldorado. Édition Phébus. (réédition).
- 1989. En radeau sur l'Orénoque. Édition Phébus (réédition).
- & E. Lejeanne. 1882. Voyages d'exploration à travers la Nouvelle Grenade et le Vénézuéla Rio Magdalena de Lesseps ou Guaviare, Orinoco (1881). Le tour du monde, (1): 225-321.
- La Selve Edgard. 1879. La république d'Haiti. Ibidem, (2): 161-224.
- Lejeanne E. 1882. Une excursion du Dr. Crevaux chez les Guaraounos. Ibidem, (1): 193-208 (mise à jour des notes du Dr. Crevaux).
- Wiener Charles. 1878. Expédition scientifique française au Pérou et en Bolivie (1875-1877). Ibidem, (1): 1-32.
- 1883-1884. Amazone et Cordillères (1879-1882). Ibidem, (2): 209-304, 1883; (4): 337-416, 1884.

